

Coins de chez nous : le vallon de la Denevriaz

Autor(en): **Jean**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **58 (1920)**

Heft 30

PDF erstellt am: **22.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-215718>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

CONTEUR VAUDOIS

PARAISSANT TOUS LES SAMEDIS

Fondé en 1862, par L. Monnet et H. Renou



Rédaction et Administration :

Imprimerie PACHE-VARIDEL & BRON, Lausanne
PRÉ-DU-MARCHÉ, 9

Pour les annonces s'adresser exclusivement à la

PUBLICITAS

Société Anonyme Suisse de Publicité

LAUSANNE et dans ses agences

ABONNEMENT: Suisse, un an Fr. 6.—

six mois, Fr. 3.50 — Etranger, un an Fr. 8.70

ANNONCES: Canton, 20 cent.

Suisse et Etranger, 25 cent. — Réclames, 50 cent.
la ligne ou son espace.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

Les abonnements encore non payés seront pris en remboursement pour le 31 juillet.

Sommaire du Numéro du 24 juillet 1920. — Coins de chez nous : Le vallon de la Denevriaz (Jean des Sapins). — Lo Vilho Dêvesa : On écho qu'è grindzo (Marc à Louis). — Lecture de canicule. — Deux anecdotes authentiques. — Victime de la chaleur. — Le faire-part. — FEUILLETON : Fumée, suite (B. Dumur).



COINS DE CHEZ NOUS

Le vallon de la Denevriaz.

CEST dans l'enchantement du printemps montagnard qu'il faut le parcourir, le pittoresque vallon de la Denevriaz. blotti entre le mont de la Mayaz et les crêtes abruptes du Chasseron. Après avoir quitté les gorges de Covattannaz et traversé le hameau du Château puis la côte ensoleillée des Rasses, le promeneur s'engage dans la forêt de sapins qui s'étend là, aux flancs de la montagne, pareille à un rideau. Il erre longtemps sur les sentiers à peine tracés, puis sort tout à coup de l'ombre pour gravir le vaste pâturage qui le conduit au sommet du Chasseron.

Si, depuis ce belvédère la vue du Plateau l'attire — du Plateau parsemé de collines au pied desquelles se nichent les villages dont on distingue à peine les vieux toits — et si les lacs brillent d'un vif éclat tandis que la grandiose ceinture des Alpes ferme l'horizon, son regard ne s'arrête pas moins sur les croupes arrondies du Jura, toutes couvertes de forêts et de pâturages où l'on voit, ça et là un chalet qui fume. Et c'est toujours le même paysage qui s'étend à l'infini jusque là-bas, tout là-bas vers le Nord, où l'on aperçoit, par les temps clairs, les larges toits rouges de la Chaux-de-Fonds.

Et puis le regard revient bientôt au cercle familier des montagnes. L'horizon se rétrécit et l'on voit mieux le paysage voisin : la haute crête du Suchet avec une ou deux taches de neige sur le revers, la chaîne des Aiguilles hérissée de sapins et les pittoresques vallons qui zig-zaguent en tous sens au milieu desquels les gros villages industriels du haut Jura mettent leur tache claire : Bullet, L'Auberson, Sainte-Croix. Mais ce qui attire et retient le regard, c'est le vallon de la Denevriaz avec son pâturage fleuri, ses vieux chalets — Denevriaz-dessus et Denevriaz-dessous — au bas de la pente, et surtout sa petite rivière qui cascade entre les pierres et disparaît parfois aux regards. Pour l'atteindre — ce vallon — il suffit de longer la longue arête de rochers abrupts qui, du Chasseron, s'incline vers le nord. On passe bientôt dans une forêt où aucun sentier n'est tracé. Les arbres y devien-

nent rares à cause de l'altitude : ce sont de vieux sapins rabougris, usés par le vent, l'orage et les rafales. Des troncs gisent à terre; d'autres dressent vers le ciel leurs longs bras décharnés au-dessous desquels pendent, ça et là, pareils à des barbes, les lichens verdâtres. Des branches à demi-brisées se détachent lentement de la tige jusqu'au moment où un coup de joran les jettera brutalement sur le sol.

Soudain la forêt finit. Vous longez la crête et vous vous engagez sur la pente fleurie d'anémones d'un blanc velouté, de gentianes au calice profond, d'arnicas jaunes comme l'or et d'orchis vanillés au bonnet grenat. Le sentier se dessine à peine et, à gauche, on entend le bruit de l'eau : c'est la source. La Denevriaz sort de terre, se fraie un passage entre les herbes et creuse peu à peu son lit en roulant devant elle les cailloux qui lui font obstacle et les branches des buissons qui se mettent en travers de sa route. Elle s'en va, gaie, joyeuse et pimpante sous le grand soleil, tandis que sur ses bords les fleurs s'inclinent comme pour la saluer au passage. Bientôt elle se perd dans un bouquet de bois puis réapparaît à la lumière. Et de temps à autre un nuage blanc se lève à l'horizon; il est suivi d'autres nuages qui passent dans le ciel, lentement, comme un troupeau au-dessus de la belle montagne. La petite rivière suit son cours. Le soleil met des plaques d'argent sur son onde limpide et, comme pour mieux se faire admirer, elle forme de nombreux méandres dans l'herbe haute.

A gauche et à droite, les pentes escarpées l'accompagnent tout le long de sa course. Ici, ce sont les hauts rochers, presque verticaux du Chasseron, où ne croissent que de rares plantes et quelques buissons rabougris. Il y a là des anfractuosités de rochers, pour la plupart inexplorées, et les vieux chasseurs de la contrée vous affirment que, de temps à autre, on y tue un chamois — tout comme dans les Alpes.

A mesure que le soleil monte à l'horizon, ses rayons fouillent les combes ignorées et les retraites ombreuses de la petite vallée. Et maintenant qu'il est haut dans le ciel, il fait briller d'un vif éclat les Roches blanches qui — face au Chasseron — s'avancent comme pour fermer toutes les issues. De distance en distance, il y a une ceinture de sapins, puis de nouveau on aperçoit la tache bleu-pâle des rochers nus.

A mesure que l'on descend le sentier qui zig-zague au milieu des pierres et des touffes d'herbe, on distingue mieux le chalet avec son vieux toit de bardeaux que l'on remplace peu à peu par des plaques de zinc. Les vaches sont à l'étable; le boyeron les a rassemblées, car le moment est venu de traire. Aussitôt les vaches se mettent au travail. D'abord ils changent de vêtements et placent sur leur tête une petite calotte de cuir toute couverte de poils de vaches. A leur ceinture, ils attachent la chaise à traire au placet rond — la chaise à traire qui n'a qu'un pied. Puis le seillon solidement tenu entre les genoux, la tête enfoncée dans le flanc de la bête et les doigts ramassés sous la tétine, on les voit bientôt faire jaillir un filet blanc qui tombe avec bruit et qui bientôt fait de l'écume. C'est le moment choisi par les promeneurs pour venir boire, dans de larges bols en terre cuite, ce bon lait de montagne qui vous désaltère et dont la mousse vous reste aux lèvres. Et puis, si vous avez bon appétit, vous mangerez la crème qu'on lève,

avec une cuiller de bois, sur les grands baquets de la chambre à lait; le beurre qui repose par grosses mottes dans l'eau courante; le fromage du Jura, le meilleur de tous, que l'on sale et retourne souvent dans la cave bien fraîche.

On prend plaisir à s'attarder dans ce chalet perdu de la montagne, au milieu de ces braves gens qui vous reçoivent sans bruit, tout simplement, avec cette bonne hospitalité jurassienne connue de tous.

Mais le temps passe. Déjà les vaches sortent de l'étable pour se répandre de nouveau dans la vallée. Maintenant le mont de la Mayaz est en plein soleil et tout près, sur le pâturage des Sallières, on voit un grand troupeau. Le vent apporte, de temps à autre, le bruit des sonnailles et les belles vaches semblent de petites taches jaunes se mouvant sur la vaste prairie qui monte à l'assaut du Chasseron.

La Denevriaz, qui chantait tout à l'heure entre les cailloux et qui faisait miroiter au soleil ses perles de cristal, disparaît soudain dans les rochers avec un bruit sourd. Elle creuse profondément son lit dans une gorge encaissée et boisée. Au fond du ravin, on l'entend sauter de cascade en cascade. Plus de fleurs sur ses rives, plus de rayons de soleil pour étoiler sa surface mobile — rien que l'écume entre les gros blocs ! Au-dessus d'elle, les grands sapins dressent leurs fûts énormes où la résine pleure. Les branches supérieures s'entrelacent et quelquefois, quand le vent fait rage et qu'il tord violemment la cime des arbres, on entend un craquement : c'est une branche sèche qui se brise, se balance un moment puis s'abat sur le sol.

Mais voici que la Denevriaz est au terme de sa course. Pour un instant elle quitte la forêt et reprend contact avec la lumière, puis elle se précipite brusquement dans la Noiraigue qui l'engloutit. C'est ainsi que ses eaux descendent le vallon de Noirvaux, passent près de la Roche Percée et sont entraînées, à travers le vallon de Buttes, dans l'Areuse qui poursuit sa course vers le lac de Neuchâtel.

Quand vient le soir, un beau soir d'été, le petit vallon de la Denevriaz s'endort dans la lumière qui décline. Les nuages en promenade ont disparu du ciel où les premières étoiles commencent à s'allumer. Fermé de tous côtés par les rochers, isolé du reste du monde, il a sa vie bien à soi et personne, heureusement, ne pourra lui changer sa nature et son pittoresque. Ce coin de terre jurassienne conservera sa fraîcheur et sa beauté justement parce qu'il est éloigné des grandes routes et des chemins de fer de montagne. Pour le découvrir, il faut faire deux heures de marche si l'on vient de Ste-Croix par Noirvaux, et l'on doit franchir la même distance en passant par les Rasses et le Chasseron.

Sa flore est d'une grande richesse — l'une des plus belles de la contrée. On y acclimaterait sûrement le rhododendron — comme à la Dent de Vaulion, du reste — et l'edelweiss qui, dans tout le Jura, ne croît que sur le rocher nu de la Dôle, prendrait peut-être racine sur les pentes abruptes qui lui font une ceinture.

Frais vallon de la Denevriaz qu'on quitte à regret, que ne donnerait-on pas, lorsqu'on est au loin, pour voir flotter un peu de fumée bleue au-dessus des toits de ces vieux chalets !

Jean des Sapins.